

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La soif heureuse

Yolande Villemaire, *D'ambre et d'ombre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000, 240 p., 20 \$.

Rose Després, *La vie prodigieuse*, Moncton, Perce-Neige, 2000, 132 p., 12,95 \$.

Pierre Barrette, *Avant la lumière*, Montréal, le Noroît, 1999, 72 p., 12,95 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2001). Compte rendu de [La soif heureuse / Yolande Villemaire, *D'ambre et d'ombre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000, 240 p., 20 \$. / Rose Després, *La vie prodigieuse*, Moncton, Perce-Neige, 2000, 132 p., 12,95 \$. / Pierre Barrette, *Avant la lumière*, Montréal, le Noroît, 1999, 72 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 41–42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Yolande Villemaire, *D'ambre et d'ombre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2000, 240 p., 20 \$.

Rose Després, *La vie prodigieuse*, Moncton, Perce-Neige, 2000, 132 p., 12,95 \$.

Pierre Barrette, *Avant la lumière*, Montréal, le Noroît, 1999, 72 p., 12,95 \$.



POÉSIE
Jocelyne Felix

La soif heureuse

Des énergies du mouvement à la pause pensante.

CHEZ YOLANDE VILLEMAIRE ET ROSE DESPRÉS, l'écriture incarne une surabondance de l'énergie vitale. À travers le réel passé aux ciseaux, monté comme un film, ces poètes cherchent un ajustement du regard de l'âme. Sur le chemin de la lumière, inversement, le recueil de Pierre Barrette préfère la pause pensante aux énergies du mouvement et reflète, ce faisant, une tendance des jeunes poètes du Noroît.

Danser la conscience

Des livres et opuscules poétiques de Yolande Villemaire parus aux Écrits des Forges et ailleurs depuis 1974 et des inédits récents sont groupés sous le titre *D'ambre et d'ombre*. Les fans de Villemaire regretteront de ne pas retrouver dans ce livre *Adrénaline* et *Du côté biéroglyphe de ce qu'on appelle le réel*. Amalgamant les époques et les lieux, l'écriture faisait alors sauter les barrières des genres et brassait ensemble des mythes à l'aide de codes ultramodernes. Engagée totalement dans le tourbillon de la vie tout en étant à l'écoute des livres sacrés de l'Orient, Villemaire s'éclatait sur le plan de l'imaginaire, comme lancée à l'assaut d'une autre galaxie. Réalisant une sorte de conscience planétaire, ses livres nous affranchissaient de nos limites géographiques.

Or, en 1984 s'opère une conversion formelle dans l'œuvre de Villemaire. La langue, accordée au « son de Soi » (p. 86), s'illumine subitement au sourire de la simplicité. Les émotions se dégagent de leur gangue formelle et de cette allure de délire autour des lignes qui a partie liée avec le ludisme des années quatre-vingt qui furent, par certains côtés, joyeuses et innocentes. Dans cette rétrospective, la conscience qui descend dans le corps et la sexualité qui s'élève m'apparaissent comme des fils conducteurs d'une œuvre à l'autre. Elles témoignent du double mécanisme du refoulement et de la sublimation, dont l'image récurrente de l'échelle dans la *shed* « La lune indienne » et « Avalanche », auréolée de mystère et au parfum bien québécois, suggère un trauma infantile tout en nous invitant à réfléchir sur les blessures de l'enfance. Dans « L'ombre de l'invité », la pierre levée, « totem minéral de ma résurrection » (p. 44), en propose une intéressante variante. Par ailleurs, la nature, où grouillent les signes de nos origines, relie le monde phénoménal au monde primordial avec l'arrière-pensée d'un arrière-plan cosmique dans « Les murs de brouillards ».

À l'évidence, plutôt que le métal le plus pur, la poète choisit l'alliage le plus utile à sa quête spirituelle. Le vers qui enlumine la réalité s'écrit au plus près de la vie (comme le Maître spirituel est en chair et en os). Le blanc, la marge rompent avec le « plein d'allant » de la prose villemairienne. Ses livres poétiques les plus achevés datent de l'époque où elle fonda et anima le groupe Rose Sélay, de 1982 à 1986. En ce sens, « Jeunes femmes rouges

toujours plus belles » et surtout « Quartz et mica », qui conjuguent quête amoureuse et quête spirituelle à travers un espace réel qui ne dédaigne pas l'espace rêvé, émergent incomparablement. Jouant donc de codes symboliques à la fois clairs et lumineux, la poésie de Villemaire mue l'angoisse sourde en plénitude tout en réussissant le coup du renouvellement dans la continuité.

Le vivre et le dire

Les poèmes de Rose Després projettent une image de rébellion et de non-conformisme. Son œuvre nous oblige à reconsidérer les rapports entre la littérature et la vie. Chez elle, comme chez Villemaire, l'expérience relatée est éminemment subjective. Ces poètes vivent poétiquement, c'est-à-dire qu'elles écrivent et vivent sans que plus rien ne sépare l'écriture de la vie. La tendance contemplative de l'écriture sans cesse ramenée à la tendance active. Il serait difficile d'examiner *La vie prodigieuse* indépendamment de celle qui l'a écrit. Ici, l'œuvre ne commence pas où finit la vie. La personnalité radieusement combative de Després ne se volatilise pas dans l'écrit. Ses poèmes nous montrent une femme qui se construit à chaque instant dans son inaliénable liberté, à partir de situations qui viennent à chaque moment modifier les résidus des choix présents. Désirs et guerre curieusement liés. La fureur, les sarcasmes, la souffrance et la révolte gravitent autour de l'obsession de l'autre. La poète caractérise à gros traits les ratés de la communication. Un *je* vibrant et attachant s'arme contre un *tu* repoussant et repoussé, parfois élargi à la collectivité embourbée dans un certain passé. Toujours, la revendication de la liberté et de l'autonomie créatrice commande l'enchaînement des poèmes, et Després s'y fait souvent provocante et sans pitié :

*N'essaie plus d'étouffer mes prières
de les enchaîner avec l'encens et les lampions.
Les litanies d'argent de la grosse truie monstrueuse
écrasent et dévorent ses petits.*

L'entêtement aveugle et l'ignorance parlent trop fort (p. 20)

Pages de feu, de passion et de tourment, cette poésie en actes déroule des prises de vue intérieures teintées, çà et là, d'un prêchi-prêcha que la forme nominale du verbe appuie copieusement. Les naïvetés et les mal-adresses reflètent l'entière d'une femme passionnée. Les images stéréotypées sont contrebalancées par une qualité de présence telle que nous passons outre. Le langage n'est donc pas « mélodie langoureuse / qui séduit, secoue et flatte la mémoire immortelle » (p. 51). Ainsi, les images servant



Yolande
Villemaire



Rose
Després

Le poème en revue



LIEUX
INTIMES

Bulletin d'abonnement

Estuaire

Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

On peut aussi se procurer
la plupart des soixante (60)
premiers numéros d'Estuaire Chaque numéro 9,20 \$ []

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C. P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1

de catalyseur à l'appétit de vie (danse, voyage, aile, tempête, feu, etc.), dont l'animal synthèse est le dragon, s'opposent aux images éteignoirs d'avenir associées à la boue, à la crasse et à la graisse liées au porc. Le livre et la vie ne cessent donc de se rapprocher l'un de l'autre, et l'œuvre s'accompagne de son propre commentaire sur le poème. Ainsi, c'est par un bel hommage à la poésie que le livre débute, « rivale des grands libérateurs », « locomotive-lumière » (p. 13). Enfin, il y a dans ce recueil une merveilleuse volonté de trouver dans le poème une route qui mène vers soi avec pour seule règle l'authenticité, l'intégrité : « Nous avons tellement hâte / nous voulions hâter la course / raccourcir le temps pour arriver plus vite à nous », écrit-elle, d'une voix on ne peut plus juste.

La nuit non abandonnée

La poésie philosophique de Pierre Barrette aurait pu verser dans l'abstraction, mais le jeune poète de trente-cinq ans a su esquiver le danger. *Avant la lumière* me rappelle *La jeune Parque* de Valéry. Au sens littéral, la nuit est cette partie du jour qui précède l'aube aussi nimbée d'évasive et vaporeuse imprécision. Elle inspire à l'âme des élans de sentiments religieux ; pensons au poème « Nuit obscure » de saint Jean de la Croix dans lequel la nuit est vue comme la cachette du cœur irradiant une lumière plus sûre que celle de midi. Certes, Barrette aura recours à un vocabulaire religieux (âme, grâce, prières, épiphanies, Dieu, béatitudes, quête, vision, incarnation, vérité radieuse de l'icône, etc.) pour imager la paix qui l'habite, mais les thèmes de l'ombre et du regard, qui sous-tendent le recueil, touchent principalement aux divers problèmes de la conscience consciente comme chez Valéry.

Dans *Avant la lumière*, les démarches de l'âme pourraient se soumettre à une introspection en complication et en profondeur, mais le poète choisit d'effleurer les thèmes de la nuit et du regard parcourus par le frémissement de la douleur humaine. Sur un ton légèrement explicatif, il met en contraste dans les deux premières sections du recueil la mémoire de la nuit et celle, illusoire, voire amnésique, du jour, nœud du drame intérieur qui couve, mais sans révolte : « j'évite la catastrophe de sombrer » (p. 44), écrit-il, me rappelant ce « sois sage, ô ma douleur » de Baudelaire.

La nuit est une condition de création littéraire. Écrire ressemble à dormir et à mourir, acte de détachement et d'élévation quand tous les angles sont adoucis. « Où trouverais-je l'obscurité, la moelle / qui nourrit l'enveloppe des mots », disait aussi Catherine Fortin dans *Le désarroi des rives* (Noroît, 2000). Dans les deux dernières sections de *Avant la lumière*, le regard devient propriétaire de l'espace sans que la vision soit pour autant plus aiguisée. Le décor est toujours une évocation générale et indéterminée. Il y a chez ce poète une appréhension du jour : « La pluie nous a lavés du soleil » (p. 55), tout comme chez Martine Audet dans *Orbites* (Noroît, 2000) : « un maigre soleil est venu / si maigre / qu'on ne peut le craindre ». Enfin, dans *Avant la lumière*, on observe un usage feutré du *je* qui n'intervient qu'à mi-parcours, au matin, « dans la chambre jaune », cette couleur qui renvoie à la « mobilité neuve du sens » (p. 39) et des sens, aux couleurs, aux mirages des saisons et à l'oubli des visions de la nuit. Mais le propos demeure plus spirituel que sensuel, bien qu'à mille lieues de toute sécheresse. Ce livre qui fut en lice pour le prix Émile-Nelligan explore un monde exigeant. L'écriture s'annonce déjà prometteuse.

